

Anastasia Aksenova, *Voyageurs et savants russes en Égypte au XIX^e siècle. Un aspect du développement de l'égyptologie en Russie (1801-1917)*¹

Ce travail se propose d'interroger les modalités selon lesquelles l'Égypte a été découverte, représentée et progressivement étudiée par la société russe au cours du XIX^e siècle. Il met en lumière les interactions entre représentations collectives, enjeux géopolitiques et construction académique d'une discipline encore émergente.

L'analyse repose sur un corpus de récits de voyageurs russes en Égypte entre 1801 et 1917, envisagés comme sources primaires révélant les étapes précoces de l'émergence d'une égyptologie proprement russe. Ce corpus comprend des mémoires, carnets de voyage, correspondances, œuvres littéraires publiées ou inédites, articles scientifiques, ainsi que des sources archivistiques et des objets culturels liés aux premières collections égyptiennes constituées dans l'Empire russe.

La diversité de ces sources a nécessité la mise en place d'un cadre méthodologique pluriel, combinant historicisme, approche historico-anthropologique, méthode comparative et analyse typologique. L'historicisme permet de resituer chaque témoignage dans son contexte, à la lumière des objectifs des missions orientales, du statut social des voyageurs et de leurs itinéraires. L'approche anthropologique vise à reconstituer les représentations culturelles de l'Égypte dans l'imaginaire russe. La méthode comparative, bien que limitée par un déséquilibre documentaire avec les corpus européens, s'avère précieuse pour mettre en évidence les spécificités du regard russe face aux productions françaises et britanniques contemporaines.

1. Thèse de doctorat en histoire, sous la direction de Laure Pantalacci et Rodolphe Baudin, soutenue le 3 décembre 2022 à l'Université Lumière Lyon 2, 377 pages, bibliographie p. 377-429, annexes p. 430-473, index p. 474-488. Résumé rédigé par l'autrice.

Cette réflexion s'inscrit dans le prolongement des approches imagologiques, tout en réorientant l'analyse vers les dynamiques spécifiques au contexte russe. La thèse met en évidence un continuum entre deux phases fondatrices : d'une part, l'époque de l'égyptomanie russe, nourrie de fantasmes et de fascination pour l'Orient ; d'autre part, l'émergence institutionnelle de l'égyptologie comme discipline scientifique dans les universités impériales.

L'organisation de la thèse reflète cette complexité interdisciplinaire. La première partie analyse les conditions historiques et historiographiques du développement de l'égyptologie russe, dans le contexte des relations diplomatiques et culturelles entre l'Empire et l'Orient. La deuxième partie est consacrée à l'étude des sites égyptiens dans les récits russes, en distinguant les espaces géographiques (Basse et Haute-Égypte, Sinaï) et les enjeux symboliques et esthétiques qu'ils cristallisent. La troisième partie propose une lecture transversale des récits, envisagés comme instruments de construction de la perception de l'Autre, dans un contexte où se développent simultanément une égyptologie savante et un orientalisme russe.

Les annexes comprennent notamment un tableau chronologique détaillé des voyageurs russes en Égypte, enrichi par une base de données numérique élaborée au cours de la recherche. Celle-ci rassemble des informations essentielles sur chaque voyageur (biographie, itinéraire, lieux visités, objectifs du voyage), accompagnées de cartes².

Le processus de transformation des savoirs au XIX^e siècle ne peut être dissocié des dynamiques politiques propres à chaque État. Dans le cas russe, ces mutations s'inscrivent dans un contexte marqué par l'instabilité et les contradictions stratégiques. Comprendre la posture de la Russie vis-à-vis de l'Égypte, ainsi que les motivations, explicites ou latentes, des voyageurs russes implique de replacer leurs parcours individuels dans un cadre plus large : celui des transformations internes de l'Empire et de leurs prolongements sur la scène internationale.

2. Base des données, URL : <https://voyageurs-russes-en-egypte.herokuapp.com/>, créée par l'autrice. Il s'agit d'une liste de voyageurs russes en Égypte, accompagnée de brèves informations biographiques ainsi que des références à leurs œuvres (publiées ou inédites), présentée sous la forme d'une base de données en ligne.

La première partie inaugure l'analyse en explorant les conditions historiques, diplomatiques et épistémologiques ayant façonné la perception russe de l'Égypte, depuis l'époque de Catherine II jusqu'à l'orée de la période soviétique. Le traité de Küтчүк-Kaınardja (1774) marque un tournant : la Russie, jusque-là concentrée sur ses marges occidentales, amorce une extension vers le Sud. La nomination du baron Kondraty von Tonus comme premier consul à Alexandrie en 1784 illustre l'établissement d'une présence diplomatique et pèlerine dans la vallée du Nil. Cette initiative dépasse les considérations géopolitiques pour répondre à une ambition ontologique : incarner la puissance protectrice des chrétiens d'Orient³.

L'Égypte devient alors un espace de cristallisation des rivalités franco-russes, alimentées par un triple antagonisme, religieux, scientifique et stratégique⁴. Dans ce contexte, la figure du gouverneur d'Égypte, Mohammed Ali Pacha, à la fois modernisateur autoritaire et vecteur d'instabilité, condense les projections russes : l'Égypte se fait miroir des tensions internes de l'Empire.

Les récits de voyageurs comme Avraam Norov (1795-1869), Andreï Mouraviev (1806-1874) ou Arseni Soukhanov (1600-1668) éclairent ces enjeux. Leurs textes oscillent entre quête spirituelle, curiosité scientifique et repli prudent face à un monde musulman perçu comme à la fois proche, par la foi, et radicalement autre. La topographie sacrée du Levant renforce le sentiment d'appartenance religieuse, tandis que l'orientalisme russe, bien qu'influencé par les modèles français et britanniques, s'en distingue par une forte réflexivité, une position marginale, et une tension permanente entre imitation occidentale et quête d'une voie nationale.

La notion de « *question d'Orient* », empruntée au lexique diplomatique européen, est réinterprétée en Russie dans une acception élargie : elle englobe un ensemble d'enjeux géopolitiques, religieux et symboliques dans tout le Proche-Orient. Dans cette configuration, l'Égypte occupe une position stratégique, non pour elle-même, mais en tant

3. Dès le règne d'Alexandre I^{er}, cette vocation s'inscrit dans une théologie politique du tsar comme garant de l'ordre moral européen.

4. Si Alexandre I^{er} adopte une politique prudente, son successeur Nicolas I^{er} s'engage dans une dynamique plus offensive, marquée par la guerre russo-turque (1828-1829) et l'occupation des rives de la mer Noire.

que carrefour où se croisent ambitions religieuses, intérêts impériaux et projets de savoir.

Parallèlement, un intérêt savant croissant pour l'Égypte se manifeste dans les milieux russes. Si l'égyptologie institutionnelle n'apparaît qu'à la fin du siècle, les récits de voyageurs, les observations érudites et les notes de terrain constituent les premiers jalons d'un savoir hybride.

La construction d'un savoir russe sur l'Égypte ne répond ni à une logique purement géopolitique, ni à un projet unifié, mais procède d'une interaction complexe entre diplomatie, religion, science et imaginaire. L'Égypte devient le lieu où s'expriment les interrogations fondamentales de l'Empire sur son rôle dans le monde, sur la légitimité de son pouvoir et sur la possibilité d'une modernité non occidentale. Objet d'admiration et de méfiance, elle cristallise les tensions internes entre occidentalisation et orthodoxie, impérialisme et mystique.

Le XIX^e siècle voit l'Égypte s'imposer comme un espace d'exception pour les voyageurs russes, en raison de sa profondeur historique, de sa charge symbolique biblique et de son importance géopolitique dans le contexte oriental. La deuxième partie de la recherche analyse, à partir d'un large corpus de récits de voyage et de profils variés, les modalités par lesquelles l'expérience égyptienne articule des dynamiques spirituelles, savantes, esthétiques et impériales.

L'étude s'attache tout d'abord aux conditions concrètes du voyage, en soulignant combien les contraintes logistiques, la temporalité des itinéraires et la géographie des lieux visités influencent directement la perception des espaces. Au XIX^e siècle, les voyages russes en Égypte se diversifient à la fois dans leurs finalités et dans le profil social des voyageurs. Si les premiers déplacements relèvent principalement du pèlerinage religieux, la période impériale voit émerger de nouvelles figures : artistes, savants, diplomates ou encore touristes. Les missions scientifiques, tout comme les séjours à visée médicale ou ethnographique, connaissent un essor significatif à partir des années 1830, puis à nouveau après 1880, en lien avec la structuration progressive des savoirs orientalistes et le développement des institutions académiques en Russie. Des personnalités telles qu'Ossip Senkovski (1800-1858) ou Vladimir Golenichtchev (1856-1947) incarnent cette dynamique, marquée par le désir de participer aux débats savants européens tout en affirmant une lecture proprement russe de l'Orient. Les itinéraires empruntés convergent vers les grands centres de l'époque – Alexandrie, Le Caire, Louxor, Sinaï – et s'accompagnent d'observations pré-

cises sur les monuments, les populations locales et les équilibres géopolitiques. Ces déplacements nourrissent la constitution de collections, la publication de récits de voyage, et la construction d'une perception impériale de l'Égypte, oscillant entre fascination pour l'Antiquité et projection stratégique sur l'Orient contemporain. L'expérience du voyage se révèle ainsi comme un lieu d'articulation entre savoir, esthétique et diplomatie, au fondement d'un imaginaire oriental russe en pleine formation.

À l'instar d'Alexandrie, perçue comme un carrefour symbolique entre l'Europe et l'Orient, cristallisant une tension entre fascination moderniste et désenchantement colonial, Le Caire se présente comme un espace stratifié, où se superposent mémoire islamique, vestiges coptes et influences occidentales.

Dans ce paysage égyptien à plusieurs niveaux de lecture, les pyramides occupent une place centrale dans l'imaginaire des voyageurs russes du XIX^e siècle. Certains, tels qu'Ossip Senkovski ou le grand-duc Nicolas (1831-1891), en proposent une lecture critique, insistant sur leur caractère sombre et oppressant, et y voyant les vestiges d'un pouvoir tyrannique indifférent à la vie humaine. D'autres, comme Avraam Norov (1795-1869) ou Vladimir Andrievski (1858-1943), adoptent une approche plus spirituelle, voire mystique : les pyramides deviennent alors des objets de contemplation symbolique, où s'articulent mémoire biblique, élévation de l'âme et quête de transcendance. L'édifice devient un miroir où se projettent des valeurs russes, chrétiennes, rationnelles ou esthétiques, selon la sensibilité du voyageur.

Memphis et ses nécropoles voisines (Saqqara, Abousir, Giza) s'inscrivent également dans cette cartographie affective et intellectuelle. Souvent en ruines, ces sites impressionnent par leur portée historique et archéologique, en dépit de la déception suscitée par la négligence locale ou l'état de conservation. Des monuments comme le colosse de Ramsès II, les mastabas ou le Sérapéum deviennent autant de jalons pour les voyageurs russes, qui tentent d'articuler regard scientifique, émotion esthétique et réflexion sur le temps. Certains, tels que Avraam Norov (1795-1869) ou Aleksandre Elisseïev (1859-1895), investissent pleinement ces lieux, associant leur exploration à un projet plus vaste : inscrire la science et la culture russes dans le grand récit de l'égyptologie européenne, en dialogue, et parfois en rivalité, avec les

figures de Jean-François Champollion (1790-1832) ou Auguste Mariette (surnommé Mariette-Pacha) (1821-1881).

La suite de l'étude est consacrée à l'exploration des sites de Haute-Égypte (Dendérah, Louxor, Karnak, Philae), où se développe progressivement un regard égyptologique russe. Si ce regard s'inspire des modèles français et allemands, il les réinterprète selon des prismes spécifiques, mêlant orthodoxie religieuse, héritage slavophile et sensibilité esthético-symboliste. L'expérience du terrain oscille entre science et sacré : les monuments deviennent à la fois objets d'analyse archéologique et supports de méditation spirituelle. Le zodiaque de Dendérah ou les sphinx donnent lieu à des interprétations multiples, allant du mysticisme religieux à l'affirmation identitaire.

L'étude examine également les pèlerinages vers le Sinaï et les monastères coptes, envisagés comme une verticalité spirituelle du voyage. L'espace sacré y est appréhendé comme géographie incarnée de la foi orthodoxe. Les gestes liturgiques, les reliques et les icônes deviennent des vecteurs de confirmation identitaire, tandis que les récits de pèlerinage révèlent une tension entre quête intime et objectifs diplomatiques. La Russie, à travers ses voyageurs, cherche à affirmer son rôle de protectrice des chrétiens d'Orient et à consolider ses liens avec les Églises orientales, notamment coptes.

Enfin, une lecture transversale du corpus permet de mettre en évidence la diversité des figures du voyageur russe, du serf dévot au professeur égyptologue, et la permanence d'un regard structuré par l'orthodoxie, perçue comme grille de lecture du paysage, de l'histoire et de l'altérité. Les récits articulent motifs bibliques, ambitions scientifiques, références classiques et aspirations politiques, contribuant à forger une perception singulière de l'Égypte. Loin de se limiter à la description d'un ailleurs, le voyage devient un acte réflexif, où l'Empire russe projette ses tensions internes, ses modèles de modernité et ses ambitions civilisationnelles.

Ce chapitre met ainsi en lumière l'émergence d'une sensibilité russe à l'Égypte, fruit d'un entrelacement entre imaginaire orthodoxe, horizon impérial et appropriation culturelle. L'Égypte n'y est pas seulement visitée, mais interprétée, réinvestie et intégrée dans un récit plus vaste où se joue la quête d'une modernité enracinée et d'un orientalisme à la fois partagé et différencié.

La troisième partie de cette recherche s'organise autour de deux grands axes de réflexion : d'une part, l'approche contemporaine de

l'Égypte telle qu'elle est perçue et décrite par les voyageurs russes ; d'autre part, la formation progressive de l'orientalisme, puis de l'égyptologie, dans l'espace socio-culturel de l'Empire russe.

La construction de l'image de l'Égypte se révèle plurielle et souvent contradictoire. Les voyageurs russes superposent, voire opposent, deux représentations de ce pays : celle d'une Égypte ancienne, idéalisée et monumentalement figée dans le temps, et celle d'une Égypte contemporaine, mouvante, diverse et profondément marquée par l'héritage ottoman. Cette dernière est décrite comme un espace hétérogène, traversé par une mosaïque ethnique et religieuse, où coexistent islam sunnite et christianisme copte, et administré par un pouvoir local pris entre allégeance à Istanbul et ouverture diplomatique vers les puissances européennes, notamment la Russie.

Dans un premier temps, cette partie de la thèse s'attache à analyser la formation de l'image de l'Égypte contemporaine, à travers les représentations de la population, des figures féminines, du pouvoir local et de l'autorité ottomane. Elle explore ensuite l'élaboration d'un paradigme orientaliste, qui s'incarne dans les pratiques de l'égyptomanie, omniprésente dans les arts décoratifs, l'architecture et les récits de voyage, et qui préfigure une esthétique du pouvoir fondée sur l'imaginaire de l'Antiquité pharaonique.

La perception de la femme égyptienne constitue un révélateur central de ces imaginaires. Au XIX^e siècle, les récits de voyageurs russes offrent une vision ambivalente, à la croisée de l'enquête ethnographique et du fantasme orientaliste. La femme orientale y est généralement perçue comme soumise à un ordre patriarcal rigide, structuré par la loi islamique et les traditions familiales. Si son rôle social demeure largement cantonné à la sphère domestique, certaines figures féminines, notamment urbaines, commencent à accéder à des formes limitées d'autonomie (droit de propriété, artisanat, commerce). L'attention portée à l'apparence des femmes est constante : les voyageurs décrivent et idéalisent une beauté exotique, incarnée par de grands yeux noirs, une peau mate, une démarche gracieuse. Mais cette valorisation esthétique s'accompagne souvent d'une forme de frustration visuelle, liée aux vêtements couvrants, qui renforcent le sentiment d'inaccessibilité et le mystère associé au corps féminin. Les danseuses, almées et esclaves apparaissent comme des figures ambivalentes de séduction et de danger moral, souvent condamnées par les voyageurs

russe dans un discours imprégné d'orthodoxie morale, là où les auteurs français manifestent davantage de fascination.

La diversité communautaire et religieuse est également soulignée : les Coptes et les chrétiennes grecques sont jugées plus proches culturellement, tandis que les musulmanes sont souvent enfermées dans des images stéréotypées, notamment à travers la représentation du harem, davantage construite par l'imaginaire que fondée sur l'observation directe. L'image de la femme orientale oscille ainsi entre idéalisation romantique, compassion face aux conditions sociales difficiles, et rejet moral ou esthétique. Ce regard, profondément structuré par les normes patriarcales, religieuses et impérialistes du monde russe, contribue à reproduire et diffuser des stéréotypes sur l'altérité féminine orientale.

Ce processus de réception et de reformulation trouve son prolongement dans les premiers travaux savants sur l'Égypte ancienne. Il se manifeste par la constitution embryonnaire de collections égyptiennes, la rédaction de mémoires savants, et les premiers jalons d'un enseignement supérieur portant sur l'Orient antique, amorçant ainsi l'institutionnalisation d'un savoir égyptologique en Russie.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, cette dynamique se manifeste par une véritable égyptomanie russe, perceptible dans les arts décoratifs, l'architecture néoclassique et les milieux lettrés. L'usage de formes monumentales (sphinx, obélisques), notamment à Tsarskoïe Siélo et Saint-Petersbourg, témoigne d'une esthétique du pouvoir inspirée du modèle pharaonique. Cette appropriation formelle, souvent porteuse d'un discours patriotique, s'inscrit aussi dans une culture maçonnique à la recherche de symboles antiques et ésotériques.

Parallèlement, la littérature et les arts plastiques investissent l'imaginaire égyptien. Poètes (Aleksandre Pouchkine, Vladimir Soloviev, Nikolaï Goumiliov, Konstantin Balmont), et écrivains (Daniil Mordovtsev, Mikhaïl Kouzmine) projettent sur l'Égypte des récits mystiques, philosophiques ou esthétiques, parfois critiques du présent. Les peintres voyageurs, tels les frères Grigori (1802-1865) et Nikanor Tchernetsov (1804-1879), Vassili Polenov (1844-1927), Stefan Bakłowicz (1857-1947), Martiros Sarian (1880-1972), mettent en scène le pays comme un entrelacs d'exotisme, de mémoire antique et de quotidien oriental. À travers ces productions, se constitue progressivement une Égypte russe, à la fois rêvée, documentée et recomposée.

Sur le plan scientifique, l'égyptologie russe naît lentement, dans un environnement encore largement tributaire des savoirs occidentaux, notamment français. La réception précoce des travaux de J.-F. Champollion suscite un véritable engouement. Des figures telles que Gavriil Batenkov (1793-1863), Avraam Norov (1795-1869), Adrien Prakhov (1846-1916), Vladimir Golenichtchev (1856-1947) ou Boris Touraïev (1868-1920) engagent des démarches de collecte, de traduction et d'étude, amorçant les premiers jalons de structuration du champ. Toutefois, en l'absence d'un orientalisme d'État comparable à ceux de la France ou de l'Angleterre, ce champ reste fragmenté, souvent adossé à l'expérience du voyage individuel, aux réseaux savants informels ou à l'érudition personnelle.

À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, l'Égypte devient pour la Russie un terrain structurant de recherche scientifique et de légitimation académique. Loin d'une volonté hégémonique, l'orientalisme russe se montre perméable aux influences européennes tout en cherchant à les adapter à une logique nationale. Dans ce contexte, Alekseï Olenine (1763-1843), directeur de la Bibliothèque publique impériale, joue un rôle pionnier en initiant dès les années 1820 la constitution d'un fonds antique à Saint-Petersbourg, comprenant livres spécialisés et objets archéologiques issus des circuits post-napoléoniens.

Olenine favorise la diffusion des travaux de J.-F. Champollion et engage un dialogue intellectuel avec lui. Toutefois, cette réception reste polarisée : tandis qu'Olenine soutient l'approche linguistique de J.-F. Champollion, d'autres savants comme Ivan Goulianov s'y opposent, adoptant une posture critique, fondée sur une herméneutique symboliste héritée du jésuite allemand Athanasius Kircher (1602-1680). Ce dernier, orientaliste baroque et figure encyclopédique, avait proposé au XVII^e siècle une lecture allégorique des hiéroglyphes comme symboles mystiques plutôt que comme signes phonétiques. En s'appuyant sur cette tradition, les critiques russes contestent la validité scientifique du déchiffrement champollionien. Bien que marginale, cette position bénéficie d'un certain appui institutionnel, traduisant la volonté d'élaborer une voie égyptologique proprement russe.

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'égyptologie académique se développe autour de figures comme Vladimir Golenichtchev. Ses fouilles, ses publications et surtout sa collection exceptionnelle de plus de 6 000 objets en font un acteur majeur du champ.

L'ouverture aux collaborations européennes, d'abord françaises, puis allemandes, accompagne ce processus.

Cette dynamique conduit à la structuration universitaire de la discipline, notamment grâce à Boris Touraïev, qui organise des séjours de formation à l'étranger pour ses étudiants et consolide les bases d'une égyptologie académique russe. Toutefois, la révolution de 1917 interrompt brutalement cet essor, ouvrant une période de stagnation. Ce développement avorté ne doit cependant pas occulter l'originalité du parcours égyptologique russe, encore largement méconnu, mais porteur d'enjeux historiographiques majeurs.

La présente thèse a permis de montrer que la découverte de l'Égypte par la société impériale russe au XIX^e siècle ne relève pas d'un simple transfert de savoirs orientaux depuis l'Occident. Elle s'inscrit dans une dynamique propre, marquée par l'imbrication entre diplomatie spirituelle, curiosité savante, ambitions géopolitiques et constructions culturelles. À travers l'analyse des récits de voyageurs, des écrits scientifiques, des objets collectés et des pratiques de traduction symbolique, cette recherche met en lumière la construction progressive d'un regard russe sur l'Égypte, entre fascination religieuse, quête identitaire et aspiration à une modernité alternative. L'égyptologie russe ne s'est pas développée comme une imitation passive des modèles français ou britanniques, mais comme un dialogue complexe, parfois conflictuel, avec la science européenne, dans lequel la Russie affirme sa voix propre.

Université Jean Moulin Lyon 3